

Le métier de maçon

Entre culture du risque et réel refoulé



Guillaume KOENIG & Antoine KRYUS

Enquête-métier – Penser le travail (PH13) – Juin 2021



Université de Technologie de Compiègne

Sommaire

Introduction	5
1 Activités et spécificités	8
A Le chantier et le maçon : un écosystème	8
B Les principales activités du maçon	10
B.1 Organisation des journées et brouillard horaire	10
B.2 Le maçon en étapes	11
C Les outils : entre rusticité et subjectivité	16
2 Le maçon et les autres	20
A Un intellectuel sur le chantier	20
A.1 Apprentissage	20
A.2 Une autre ontogenèse de la technique	21
A.3 Des configurations singulières	24
B Un atelier collectif : creuset de la coopération	27
B.1 L'espace chantier : milieu technique d'émancipation, d'individuation	27
B.2 Panique au chantier ! et logistique	28
B.3 milieu technique et espace déontique	29
B.4 Coordination informelle, entente implicite	31
3 des savoirs qui s'affrontent et un réel qui s'ignore	34
A Les technocritiques ou l'amour impossible	36

B	Le travail illégal	38
C	Idéologie défensives d'apprentissage	41

Conclusion		43
-------------------	--	-----------

Introduction

Comment fait-on une maison avec des grains de sable, du ciment et un peu d'eau ? Bon, aller, on rajoute un peu d'autres matières premières, des outils variés, et une énorme intelligence, et vous avez la réponse. Il suffit d'apprendre pendant quelques dizaines d'années la maçonnerie pour fabriquer nos villes et hameaux. Fort d'une très longue histoire, issue de l'artisanat, la maçonnerie a su évoluer avec l'arrivée en masse de nouveaux matériaux, comme celle du béton, modelable à l'infini. La maçonnerie est dans notre quotidien ce que les poussières d'étoile ont apporté à la vie : à quoi ressembleraient nos villes sans abri qui forme, avec la nourriture, le vêtement et le combustible les 4 nécessités de notre existence¹ ? Dans cette enquête-métier, nous souhaitons acclamer l'intelligence de la maçonnerie en explorant ses savoir-faire, et nous souhaitons comprendre qu'est-ce qui donne ces images si fréquentes sur le métier. Nous avons donc rencontré Alex qui travaille depuis 14 ans, actuellement en micro-entreprise sur Compiègne, Max, son apprenti, tous deux anonymisés, Cyrille qui n'exerce plus le métier suite à des complications physiques et psychiques, et, de manière informelle, Jean et Arnaud.

Les risques du métiers Comptant 115 405 accidents avec arrêt de travail en 2010, le secteur du Bâtiment et des Travaux Publics représente 17,5 % des arrêts en France². Les pratiquants de plus de 40 ans commencent souvent à avoir des troubles de santé variés, non seulement musculo-squelettiques. Postures contraignantes, port de charges lourdes, exposition aux aléas climatiques (chaleurs) et à des environnements de travail dangereux (travail en hauteur), bruits, chutes de pleins-pieds, travail en espace confiné (manque d'oxygène ou exposition à des substances toxiques), vibration de certaines machines (percutantes), exposition au ciment, ou encore et surtout, la maintenance ne sont que quelques éléments qui mettent en péril la santé du maçon. L'indemnisation des victimes fait l'objet d'une cotisation de 2000€ par an par salarié!³

Les pressions financières incitent paradoxalement les chefs d'entreprises à faire prendre plus de risques sur le terrain. Ainsi, on peut lire sur l'Humanité :

« Areski Lounis, ferronnier dans une boîte niçoise et secrétaire général de l'Union des syndicats de la construction CGT, dont le père, ancien ouvrier du bâtiment, est mort avant même d'avoir pris sa retraite, confirme : “Dans le BTP, principalement dans les petites entreprises où les patrons prennent tous les risques pour tenir les prix, nous avons un mort tous les deux jours ! Et les statistiques officielles montrent qu'un

1. THOREAU, Henry D., *Walden*, Ticknor and Fields, Boston, 1854.

2. Consulter <https://www.preventica.com/dossier-btp-secteur-risque.php> pour les statistiques de l'INSEE des accidents dans le secteur du bâtiment

3. Coût équivalent à 8% de la masse salariale, consulter <https://www.inrs.fr/metiers/btp/maconnerie.html>

ouvrier du bâtiment a une espérance de vie de sept ans inférieure à celui d'une autre industrie." ⁴ »

De nombreux cas de psychopathologie se dénotent, comme Cyrille qui a été victime de plusieurs dépressions. Un maçon est malgré cela enclin à prendre une prise de risque ostentatoire notamment par une occultation du danger intériorisée et systématique.

Une sociologie particulière Les difficultés d'avant du métier, sous des temps très froids par exemple, amenaient à la consommation fréquente d'alcool. Sous l'effet social, l'alcool était un élément propulseur de la convivialité des maçons. Alex parlait de « carburant » en y pensant, certains allant jusqu'à rechigner de travailler s'ils n'en avaient pas consommé un peu. Le maçon voue une certaine admiration envers ses prédécesseurs qu'il entretient soigneusement. Alex nous parlait beaucoup de ses regrets du « temps d'avant » : « Eux ils savaient bosser et ils t'apprenaient à bosser ». Le maçon a tendance à se gausser des pratiques contemporaines d'acheminement des ressources, d'organisation du travail, ainsi que d'imposition de normes diverses sur la sécurité, la santé, et les contrôles techniques. La maçonnerie hérite des traditions artisanales des corporations de l'Ancien régime. Les pairs se partagent secrètement des ficelles de métier, on peut entendre Cyrille à ce propos « certains des maçons qui m'ont appris le métier, et certains collègues encore, confient des astuces en faisant jurer de ne pas les divulguer » ; ce qui n'est plus de coutume aujourd'hui. Le rapport subjectif aux outils rappelle également l'univers de l'artisanat, Jean nous parlant d'un collègue qui se vexe qu'on lui prenne sa pelle *à lui*.

Les études empruntées par le maçon ne sont pas très longues – bien d'insuffisante pour devenir un maçon compétent – et elles accompagnent un partiel échec scolaire étant jeune, Alex, Cyrille et Jean ayant tous trois commencé à l'âge de 14 ans. Tous sont issus de milieux ouvrier ou sont nés de pères maçons : c'est un métier qui s'hérite.

Nous remarquons en général que le métier de maçon, comme beaucoup de métiers ouvriers, a perdu en estime tout au long de l'accroissement du nombre de « classes moyennes » et d'emplois de cadres durant la deuxième moitié du *xx^e* siècle. Cela se voit dans les relations avec les clients dont nous parlons plus tard. Ce qu'Alex nous confiait, c'est qu'il pensait que beaucoup le prenaient de haut dans des discussions banales, parce qu'il était maçon, et ayant un vocabulaire un peu plus simple. Le salaire est évidemment un sujet important, qui ne se justifie pas au regard du service rendu à la société.

La maçonnerie, nous l'avons vu, impose un cadre de travail et des conditions de travail très difficiles. Pénibilités physiques et risques permanents sont au rendez-vous. Pourtant, peut-on vraiment attribuer au seul chef de ces difficultés les chiffres alarmants qui font montre d'un problème de santé publique ? Il est également convenu d'assimiler la virilité et la masculinité endémique du métier à sa sociologie. C'est la provenance ouvrière qui serait censée expliquer à elle seule les mentalités virilistes. Il nous semble cependant que ce geste a tendance à couper la parole à des dynamiques qui n'ont pas fini de discourir. Ces formes de carapaces émotionnelles ont des choses à nous dire et nous tenterons d'aller voir du côté de l'organisation du travail et de l'insertion sociale du métier pour les écouter d'une oreille attentive.

Notre point serait alors d'élargir l'étiologie du constat clinique et des formes d'imaginaire qui persistent en lui redonnant un discours politique, économique et philosophique. Il faut alors se demander pourquoi cette mentalité arriérée et virile persiste-elle encore tellement ? Quel récit faire de cette persistance d'un imaginaire qui détruit et violente les corps des artisans, rend impossible

4. PHILLIPE, Jérôme, « À cinquante-cinq ans un maçon est fracassé », in *L'Humanité*, consulté sur <https://www.humanite.fr/node/405448>

l'expression des sentiments, et se pose en source de dénigrement total face à la société? En clair, **Comment se met en place et s'articule cette inertie culturelle qui détruit les corps et les psychés ?**

Afin de répondre aux éléments annoncés, il sera nécessaire de balayer quelques étapes et activités importantes du travail de maçon, en spécifiant les éléments du réel du métier, pour ensuite faire montre de son intelligence, des ressorts de son insertion dans un grand collectif de travail, pour ensuite proposer des éléments de réponse à notre problématique. Tel est le déroulement de notre étude.

Première Partie

Activités et spécificités

A. Le chantier et le maçon : un écosystème

L'environnement dans lequel le maçon est celui du BTP. Les acteurs du BTP peuvent être représentés ainsi du point de vue du maçon :

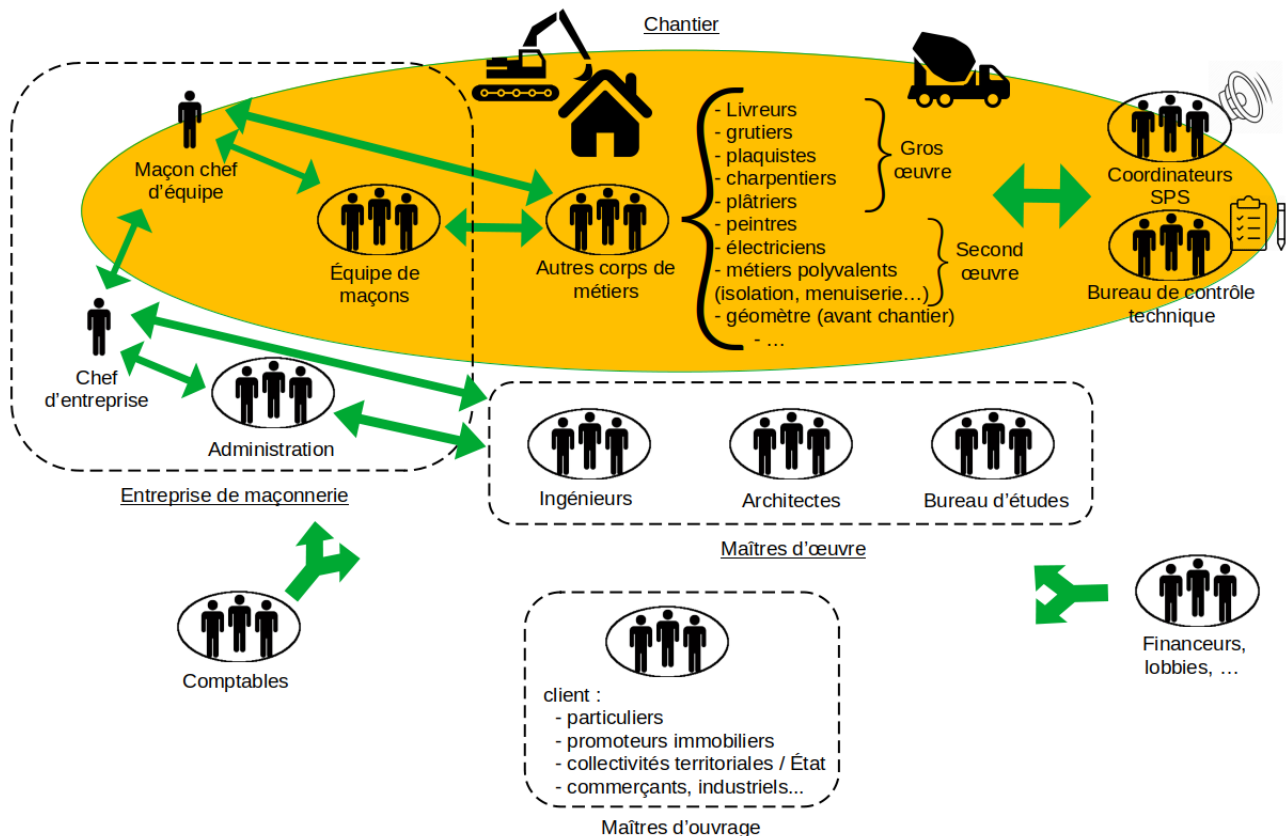


Figure 1.1. Schéma de l'organisation d'un projet de construction du point de vue du maçon

— Le **maître d'ouvrage** est le commanditaire du projet de construction. Il rédige ses demandes sous forme de cahier des charges, répond aux demandes de précisions, et peut superviser l'avancement du chantier afin de vérifier les demandes.

— Les **maîtres d'œuvre** sont les structures qui permettent la planification, la réalisation et l'ordre du projet de construction. Lorsque le projet est petit, de rénovation pour des particuliers, l'entreprise de maçonnerie peut constituer à elle-seule le maître d'œuvre. Quant aux plus gros projets, ils font souvent l'objet de beaucoup d'interactions entre différentes structures de conseils, de financement, et parfois partiellement manœuvré par des lobbies industriels de nature varié. Ils sont parfois, en cela, un peu déconnecté du réel du chantier dans leur planification.

— L'**entreprise de maçonnerie** est la structure dans laquelle le maçon s'inscrit institutionnellement. Elle permet de réaliser le gros-œuvre dans le projet de construction. Elle est dirigée par une personne, le chef d'entreprise, qui le plus souvent l'a créé (entreprenariat) ou bien acquis par héritage. Le chef d'entreprise s'occupe de la gestion administrative des chantiers en cours ou à venir, et coordonne les acteurs qui sont lié à l'entreprise. Lorsque l'effectif de l'entreprise s'élève, le chef d'entreprise peut être aidé d'un ou plusieurs personnel administratifs – historiquement, c'est la « femme du patron » et / ou sa fille⁵ qui figuraient en tant que secrétaires ou comptables mais qui n'étaient que rarement des employées déclarées – qui l'aident dans les devis et autres documents administratifs. C'est le chef d'entreprise qui va pouvoir communiquer aux maçons les souhaits spécifiques des maîtres d'œuvre, voire parfois des maîtres d'ouvrage quand le chantier est petit et destiné à un particulier. Le chef d'équipe, un maçon souvent expérimenté, va assurer la coordination des autres maçons pour assurer le bon déroulement du chantier, grâce aux demandes explicitées par le chef d'entreprise. Il joue le rôle de passerelle entre l'administration de l'entreprise et le terrain de construction. Il doit faire preuve de bon sens sur le terrain et sur les formalités des demandes.

— Les **autres corps de métier** peuvent être nombreux suivant l'ampleur du projet de construction. Ils s'inscrivent dans des structures similaires à l'entreprise de maçonnerie, dans leur domaine. Cette variété demande à l'administration de l'entreprise de maçonnerie de bien prévoir ses journées, afin d'être livrée le matin pour le béton, afin de ne pas réaliser une tâche contraignante pour d'autres ouvrier de chantier, *etc.* Sur le chantier, le chef d'équipe s'assure de la coordination entre différents corps de métier, car les liens sont nombreux. Mais tout le monde doit prendre en compte les futures tâches des autres, afin de ne pas empiéter dessus et afin de les aider et de tenir une cohésion du collectif. Les personnes s'associent parfois dans des tâches communes, et s'entraident parfois même si ce n'est pas leur tâche définies, ce qui fait du chantier un lieu de coopération et de cohésion important : gare à celui qui n'en fait qu'à sa tête.

— Les **coordinateurs Sécurité et Protection de la Santé** (SPS) agissent de sorte que, lorsque les entreprises y sont sujettes, les normes soient bien respectées sur le chantier. Ils opèrent aussi en tant que conseil dans ce domaine.

— Les **Bureaux de contrôle technique** s'assurent quant à eux de la sécurité non pas des personnes mais des constructions réalisées, de sorte qu'elles respectent les normes. Ils interviennent ainsi le plus souvent en fin de projet.

Ce système met en exergue le fait que le maçon, qu'il soit chef d'équipe ou non, est constamment en relation avec d'autres acteurs. Il doit alors mettre en place un espace de délibération et de coordination, et doit normalement s'assurer que les normes de construction et de sécurité soient respectées. Pour faire fonctionner cet écosystème, criblés d'interactions subtiles et implicites, des compétences démocratiques sont donc requises.

5. GALLIOZ, Stéphanie « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », in *Travail, genre et sociétés*, n°16, Éd. La Découverte, 2006, pp. 97-114.

B. Les principales activités du maçon

B.1 Organisation des journées et brouillard horaire

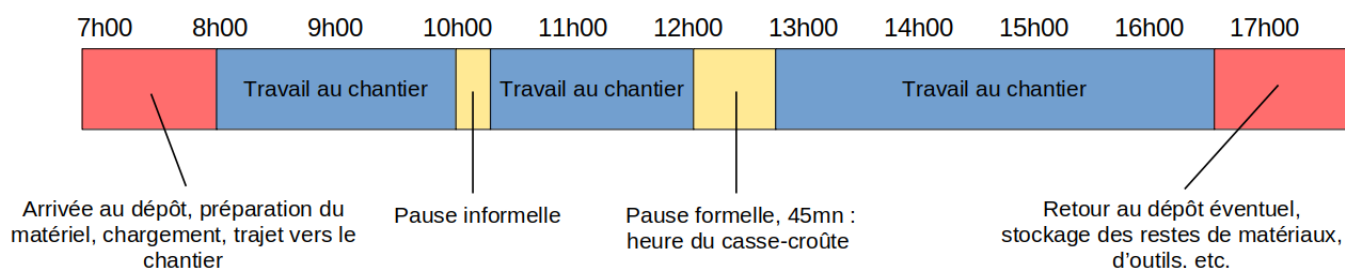


Figure 1.2. Journée-type

Quarante heures par semaine, voilà le temps que le maçon est censé travailler à son activité. Pour Cyrille par exemple, la journée commence à 5h30. Il part de chez lui à 6h00 le temps de faire la route jusqu'au dépôt, puis commence son métier. La frise du temps de travail présentée a été réalisée à partir des témoignages de tous les maçons que nous avons interrogés. Elle n'est pas applicable à toutes les entreprises et est sujette à changement lors de fortes chaleurs par exemple, où des dispositions exceptionnelles peuvent être prises. Il faut remarquer que chaque journée compte plus de huit heures de travail si l'on compte le temps au dépôt. Jusqu'à une à deux heures peuvent passer pour la partie logistique en début et fin de journée. Il n'y a certes pas besoin de passer au dépôt tous les jours car certains outils peuvent être laissés sur le chantier (à conditions d'être bien rangés, au risque d'être mal perçu par le client, le chef d'entreprise, ou même gêner les autres usagers du chantier). Mais il est nécessaire d'y aller plusieurs fois par semaine. Cette logistique peut être une source de stress pour le maçon qui doit bien vérifier les outils présents sur le chantier et ceux au dépôt.

Le dépôt Matérialisé par un entrepôt, le dépôt est une possession de l'entreprise – qui peut parfois être mutualisée avec d'autres – où sont stockés les gros outils et engins qui ne sont pas toujours utiles et qui sont tout simplement trop nombreux et trop différents, tels que les types de bétonnières, la citerne d'eau s'il n'y a pas d'eau sur le chantier, ou quelques palettes de briques spéciales. On y trouve également les restes de chantiers qui peuvent réutilisés, pour dépanner. C'est dans ce lieu que se révèle l'esprit logistique que doit posséder un bon maçon, surtout les chefs d'équipe. Le dépôt doit être approprié par le maçon et doit être un lieu de confiance, car des vols arrivent occasionnellement et cela peut engendrer des complications pour l'entreprise.

Le quota horaire devient très arbitraire pour le maçon dès lors qu'il passe au dépôt. Pour le chef d'entreprise, ce ne doit pas être comptabilisé dans les heures, car ce n'est pas vraiment du travail de maçonnerie. Pour autant, c'est un élément nécessaire pour travailler. Cyrille nous a fait part d'une grande ambiguïté dans le temps de travail officiel et officieux. En fait, il ne sont pas payés lors de ce travail au dépôt. De même, nous avons eu plusieurs retours sur une pause effectuée vers neuf ou dix heures, dans la matinée :

« Je ne trouve pas de lois sur les temps de pauses réglementaires, je crois qu'il n'y a rien d'officiel, c'est au bon vouloir de l'entreprise. »

nous dit alors Cyrille qui s'est déjà renseigné sur ses droits. Alex, lui, a rallongé sa pause matinale pour réaliser notre échange d'une bonne heure, et nous a fait comprendre qu'il mangerait en vitesse ce jour-là. En somme, nous remarquons qu'il y a ici un déficit sémiotique du travail hors chantier. Repérer les outils nécessaire, les charger sur la camionnette, ranger le matériel qui n'est plus nécessaire fait partie du travail. Il y a une nécessité de mettre en récit ce travail, lui donner un nom et une valeur, sans quoi de nombreuses formes de frustrations sont institués.

B.2 Le maçon en étapes

Figure 1.3. Terrassement d'un terrain à bâtir



La figure 1.3 illustre la première étape de construction, le terrassement. Il consiste en un nivellement du terrain de sorte à pouvoir insérer des fondations, adaptés et calculés au besoin de l'ouvrage futur et des conditions géotechniques du milieu. Il faut compter en moyenne entre un jour et une semaine en fonction des conditions météorologiques pour cette première étape. Les tranchées sur la figure 1.3 sont ensuite remplies avec du béton et du fer disposée de manière précise : on appelle le tout les fondations. C'est là que le maçon entre en scène pour la construction du soubassement (voir figure 1.4). Il existe classiquement deux types de soubassements, le vide sanitaire et le radier ; le radier sera préférable pour un sol peut résistant, mais bien souvent les caractéristiques ne sont pas clairement déterminées. Son travail commence par le repérage des lieux

et des espaces stratégiques pour disposer le matériel. Il relève ensuite les cotes en vérifiant l'aplomb des fondations. Bien souvent, le niveau de ces dernières n'est pas homogène sur la structure, ce qui ouvre la voie à des astuces pour ajuster, *tricher*, afin de pouvoir assembler les parpaings sur un même niveau. Lorsque le cas se présente, la quantité de mortier – mélange de sable, d'eau et de ciment – qu'il faut déposer permet de rattraper un niveau trop bas, mais un niveau trop haut par rapport au premier parpaing est impossible à rattraper : le point le plus haut des fondations est alors repéré et c'est là que sera déposé le premier parpaing. Commence ensuite l'assemblage de la première rangée, travail aussi minutieux qu'ambitieux, déterminant pour la suite de la structure. Elle donne en quelque sorte le LA pour la suite du travail : « si la première rangée est bien faite, il n'est plus nécessaire de poser un niveau, on fait tout au fil à plomb »⁶.

Figure 1.4. Construction du soubassement



La figure 1.4 ci-dessus illustre la construction d'un vide sanitaire, dont la principale fonction est de prévenir l'humidification de la futur structure assurée par l'air confinée entre le sol et la première dalle. Il est en général constitué de 5 ou 6 rangées de haut, pour une hauteur allant de quatre-vingt centimètre à un mètre cinquante de haut en moyenne. S'il y a bien une étape pendant laquelle le ciel gris sera une menace, c'est celle-ci. La terre se transformant rapidement en un agrégat boueux lors de précipitations, le déplacement des brouettes de mortiers peut vite s'avérer être un parcours du combattant. La roue de la brouette s'embourbe et il faut parfois être plusieurs pour, non pas la rouler, mais la traîner dans la boue. Sans oublier de sous-proportionner l'eau dans le mortier, lequel s'humidifiera dans la brouette au contact de l'eau de pluie ; en somme les différentes activités seront dotées d'un sens tout particulier d'adaptation à la météo. Le vide sanitaire n'est accessible qu'à l'aide d'une petite trappe, ce qui rend difficile de retirer les étais sous-tendant la dalle. Pour faciliter cette étape, les espaces que l'on peut voir sur la figure 1.4 sont

6. Expression empruntée à Jean.

revues à la hausse par rapport au plan, facilitant le déplacement, à quatre pattes, des étais. Pour ne pas avoir besoin de repasser parfois plus d'une cinquantaine d'étais par une petite trappe, il est de coutume de réaliser un trou dans les murs extérieurs, le temps de les glisser en dehors du vide sanitaire, puis de le boucher avec du mortier.

Figure 1.5. Pose, écartement et étayage des poutrelles



La dalle pour les plain-pieds ou les dalles pour les constructions à plusieurs étages, vient clôturer un chapitre dans la construction. La première dalle achève la construction du vide sanitaire, et recrée un nouvel espace de travail.

Lorsque les murs sont érigés, la préparation de la dalle peut alors commencer. Les poutrelles sont livrées par des camions directement sur les murs et écartées aux bonnes dimensions. La première est déposée suivant les cotes réglementaire et les suivantes sont écartées des précédentes en y insérant un hourdi à chaque extrémité. Arrivées au bout de l'autre extrémité, rare sont les cas dans lesquelles la dernière poutre vient s'installer à la bonne cote. Commence alors un moment d'ajustement, de réglage des différentes poutrelles tout du long de la portée. Une fois écartées, il faut mettre en place des dispositifs permettant de limiter la flexion des poutrelles, étant donnée que leur portée peut aller jusqu'à plus de six mètres de long. Des poutres de bois soigneusement sélectionnées au dépôt de l'entreprise sont placées en dessous des poutrelles, supportées verticalement par des étais. Une fois la structure étayée, les hourdis peuvent être insérés entre les poutrelles. Ces éléments préfabriqués de plancher initialement en béton connaissent aujourd'hui des semblables en polymères et en composites.

Lors de la préparation de la dalle, le coffrage de portées surabondantes et d'escalier (voir figure 1.6) seront également réalisés, afin de couler le béton en une seule fois : ce qui est une nécessité

Figure 1.6. Coffrage et ferrailage



technique. Au premier examen, la figure 1.6 semble illustrer un amas amorphe d'une large panoplie d'assemblages et de barres de fer. Pourtant, pour le ferrailage, chaque millimètre compte. Par exemple les chapeaux – barres de fer pliées à 90° servant à lier les paniers de fer le long des murs et les treillis soudés sur la dalle – doivent avoir une certaine dimension et ne doivent jamais être en contact avec les planelles. Les treillis soudés sont toujours croisés d'un carreau au minimum, et le tout est attaché à l'aide de fils de fer, pour éviter une désolidarisation de la structure. De la pose des poutrelles au ferrailage, il faut compter en moyenne entre 2 jours et une semaine pour une équipe de 2 à 3 artisans.

Figure 1.7. Coulage de la dalle



Le béton prêt à être coulé arrive dans un camion-toupie qui s'installe sur le chantier puis déploie une pompe allant sur la portée de la dalle afin d'y projeter le béton. Il faut en moyenne 1 artisan pour tenir le tuyau visible sur la figure 1.7 et répartir le béton sur la dalle, pendant qu'un autre s'occupe de *tirer* le béton – c'est-à-dire niveler le niveau et établir l'aplomb voulu sur toute la surface de la dalle. Une fois la pompe du camion déployé, le béton suit une chute de parfois prêt de 10 mètres, ce qui lui confère une grande pression en arrivant sur la dalle. De nombreux accidents arrivent par ce fait, des hourdis qui cassent, des planelles qui tombent.

Figure 1.8. Construction des murs, linteaux, pignons



La figure 1.8 ci-dessus donne une vue globale d'une maison en cours de construction. Lorsque la première dalle est coulée, la construction des murs de la futur partie habitable commence. Les activités sont alors principalement l'assemblage des parpaings de construction, la préparation et le coffrage de linteaux (voir figure 1.9), ou encore la réalisation de pignons – face extérieure de la maison , en projetant par la droite de la figure 1.8.

Figure 1.9. Coffrage d'un linteau



C. Les outils : entre rusticité et subjectivité

Constituée d'une poignée préhensible par la main et d'un fin corps métallique, la *truelle* [1] est utilisée pour toutes les tâches de maniement de matière à consistance de pâte ou de boue telle que le béton ou le mortier. C'est également l'outil principal servant au gobetage – technique de crépissage par projection de matière pâteuse – plus très usité par les maçons. Pour autant, son domaine d'activité ne se cantonne pas à ces activités, elle sert aussi à nettoyer la brouette et la bétonnière, à décoller la boue sous les chaussures de ses collègues, etc.

Le maillet [2], servant le plus souvent à régler l'aplomb des parpaings, seconde dans cette activité la massette [5]. Cette dernière est très certainement l'outil le plus utilisé avec la truelle lorsque l'artisan maçonne. Elle sert à ajuster l'aplomb du parpaing en tapotant sur sa face extérieure jusqu'à obtenir la bonne cote. Le marteau [7], ou aussi dit « le vrai marteau de maçon » est forgé de sorte à développer une surface de frappe plane d'un côté et une surface pointue de l'autre : il est ainsi plus adapté à « couper », ou du moins à endommager des matériaux. La disposition fine d'une des facettes de fer forgé lui permet de s'insérer dans des agencements complexes de planches lors de coffrages : l'épaisseur croissante permet de désolidariser une planche d'une autre par exemple. Le burin [16] sur lequel il faut frapper à l'aide d'un marteau, en passant bien-sûr par une phase d'apprentissage pendant laquelle « on se tape sur les doigts » sert par exemple à effectuer un trou dans un parpaing, afin d'y faire passer un tuyau d'écoulement.

Toujours utile sur un chantier pour dépêtrer un accès ou décoller des cailloux enfuis dans la terre, la pioche [3] peut également s'avérer utile comme bras de levier soutenant le déplacement d'une pièce trop lourde.

La tenaille [4], le plus souvent utilisé pour le ferrailage des dalles, prend également son intérêt lorsqu'il faut débarrasser une planche des clous en son sein. En somme, toute opération pouvant se décrire par le triptyque « pincer, manier, couper » fait appel à la tenaille.

Le fil à plomb [6], est constitué d'un fil lesté d'une masse de plomb, permettant de décrire des droites selon la direction de la pesanteur. La pièce métallique supérieure présente les mêmes cotes que la masse de métal inférieure : la première prend appui sur le parpaing pendant que la

Figure 1.10. Typologie d'outils employés par le maçon



seconde translate le long de ce dernier. Lorsque la masse inférieure reste à une distance constante du mur, le mur est droit. Le cutter [8], le crayon [17] et le mètre pliable [15] sont des outils que le maçon doit « toujours avoir dans la poche » selon les mots de Jean, utile pour relever des cotes de matériaux à découper ; mais également pour tout un éventail d'activités nécessitant une prise de mesure. Le cutter est quant à lui devenu indispensable depuis l'arrivée des palettes emballés de film étirable.

Les taloches [9] et [10] sont des outils à surface prépondérante plane servant le plus souvent d'appui pour manier le mortier et le béton. Dans une main la truelle, dans l'autre la taloche sur laquelle est déposé du mortier. Cependant, elles servent également à occulter le trou servant à évincer les étais le temps de le boucher avec du mortier par exemple. La pelle de maçon [11] sert au maniement de tout type de matière préhensible par une pelle : sable, ciment, béton, mortier, terre, etc. . . Ses principales fonctions sont de déplacer, creuser ou manipuler les différentes matières citées ci-dessus ; mais elle peut également être utilisée pour couper un sac de ciment.

Les cordeaux [12] et [13], sorte de règle extensible du maçon, servent majoritairement à dresser une ligne droite pour guider la rectitude du mur.

Tout au long des différentes étapes de construction, l'artisan s'équipe également de pléthore d'outils plus spécifique ; il y a la scie manuelle ou portative, la tronçonneuse, la perceuse, l'aspirateur de chantier, le burineur, etc.

Ce descriptif des principaux outils que le maçon mobilise est loin d'être exhaustif, d'autant plus qu'il existe une grande variabilité de ceux-ci – chaque artisan ayant ses affinités concernant les formes plus ou moins arrondies d'une truelle par exemple –, ajoutant à cela que certains artisans fabriquent encore leurs propres outils. Pour ce qui relève de leurs applications, en dresser une liste serait perdu d'avance, leurs différentes mobilisations dépasseront toujours toute tentative d'en établir une liste. Leurs fonctions sont des plus primaires, le marteau n'est en aucun cas spécifique au réglage des parpaings, tout comme la pelle ne se limite pas au pelletage du sable dans la bétonnière.

S'il est bien une chose qui est saillante ici, c'est la rusticité et l'ancestralité de ces outils. La pioche par exemple trouve ses racines aux débuts de la connaissance du fer, le fil à plomb était utilisé en Égypte ancienne et la truelle est utilisée sous cette forme au moins depuis le Moyen-Âge. Leurs fonctions sont très primaires. La pelle, le marteau, la truelle, la brouette, le fil à plomb ou encore le mètre ont une forme très ergonomique : une analyse fonctionnelle de ces outils nous amènerait à quelques verbes d'actions. Couper, frapper, soulever, déplacer, mesurer ou encore mélanger. La pelle n'est pas un outil constitué d'un manche et d'un alliage métallique permettant de pelleter du sable, mais est plutôt un manche et une pièce métallique assemblé ayant une masse, dimension et résistance connue par le maçon, permettant de couper, frapper, déplacer et tout autre verbe d'action autorisé par les caractéristiques de sa matière et de sa forme.

Il n'est plus de coutume de considérer un outil comme un objet permettant à l'utilisateur d'exprimer sa subjectivité, ceux que l'on a détaillé ci-dessus sont aujourd'hui produits en grande série et fournis par les entreprises. Mais loin des *open-spaces* où l'on partage un bureau et un ordinateur, les outils semblent faire montre d'un héritage culturel digne du temps où l'artisanat dominait. Les mots de Jean sont très parlant à ce propos, « J'ai des collègues, il faut pas toucher leurs pelles, sinon ils te regarderont de travers », ou encore Alex, « à la fin de la journée, faut que les outils soient nickel, la bétonnière doit briller ». Les outils sont choyés et font parties de la subjectivité des artisans, il faut les respecter et en prendre soin. C'est même selon Alex un gage de qualité pour un artisan. Cependant, si les outils sont des objets que les artisans manient beaucoup, et avec lesquelles une efficacité sensori-motrice s'est développée, cette efficacité traduit aussi une grande sensibilité, et donc des préférences, des repères, sans lesquelles leurs activités perdraient sans doute

de leur teneur. Il y a donc une vraie question de pertinence et d'efficience derrière cela. Ce rapport très étroit fait donc montre à la fois d'une nécessité d'efficience et d'aisance, couplée à une culture et un imaginaire digne de celui de l'artisanat.

Deuxième Partie

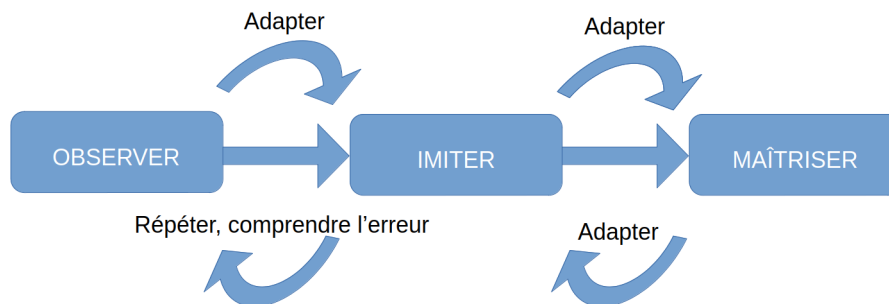
Le maçon et les autres

A. Un intellectuel sur le chantier

A.1 Apprentissage

Samuel, Alex, et Jean ont commencé dès leur 14 ans une formation en pré-apprentissage, car ils savaient dès ce moment qu'ils ne voulaient pas finir leur collège, et, surtout par initiation familiale, un intérêt grandissait pour la construction. Cette formation n'existe plus dès à présent. Aujourd'hui, un étudiant voulant devenir maçon doit terminer le collège et entrer dans un lycée en formation professionnelle, ou dans un CFA, un centre de formation d'apprentis. Il s'agit alors de suivre une formation professionnalisante, comme un bac professionnel ou un BTS, ou en apprentissage, afin d'obtenir un CAP Maçon, le certificat d'aptitude professionnelle. Durant cette formation, l'apprenti s'acculture à des connaissances théoriques de bases, mêlant étude des matériaux (y compris mélange et plasticité) et études pratiques. On y apprend comment monter un mur ou encore les gestes courants des maçons, avec des vidéos notamment. Alex insiste sur le fait que le principal appris, c'était sur le terrain durant les semaines d'apprentissage. Le principal processus démarre en regardant comment les maçons expérimentés font : les explications se font très brèves et l'observation s'impose. Dès lors, le maçon a à sa charge un travail mimique, de reproduction, de compréhension de l'erreur. Au cours de sa carrière, il y a un apprentissage fort de l'apprentissage, c'est-à-dire qu'un maçon apprend de plus en plus efficacement. Le processus est décrit ci-dessous :

Figure 2.11. Cycle d'apprentissage unique du maçon.



Bien que ce schéma d'apprentissage soit courant dans diverses d'activités, la particularité du maçon est que l'apprentissage technique repose en majorité dessus, misant tout sur l'intériorisation

des procédés à la manière des artisans plutôt que la mémorisation conscientisée d'étapes discrètes telles une recette. Alex a dû s'adapter à la matière par constats successifs pour décider de quand il faut y ajouter de l'eau pour ramollir les mélanges, et ne doit maintenant plus y réfléchir trois fois avant de le faire.

Il est impossible, dans le milieu, d'apprendre en ayant aucune prise d'initiative. Dans les premières phases, le maçon apprend en regardant les autres mais doit exécuter sans demander toutes les étapes. Ensuite, le maçon apprend constamment, seul, avec le fond théorique et l'expérience acquise. Il développe des compétences en travaillant la matière, en accord avec la météo du jour et les aléas géologiques qui conditionnent les matières et le terrain. L'expérience d'un maçon se reconnaît donc à son assurance et au fait qu'il ne prend pas de temps particulier pour tester, car il a incorporé ces techniques. Un exemple est le fait de bien gobeter avec sa truelle le mortier, comme on l'a vu dans la typologie des outils.

Pour finir sur ce point, on pourrait dire que les études du maçon sont permanentes et infinies. Comme dirait Alex, « il faut 10 ans minimum pour se prétendre maçon ». Le CAP donne le statut de maçon, mais ses aptitudes réelles à l'obtention de la certification sont incomparables avec les plus expérimentés. La dimension artisanale se ressent ainsi en ce que l'apprentissage se fait par compagnonnage. « Au début tu fais de la manœuvre » rajoute-t-il, et de fil en aiguille le compagnon acquiert des compétences techniques qui lui procurent de plus en plus d'autonomie.

A.2 Une autre ontogenèse de la technique

Sur un chantier, les configurations sont toutes singulières et les imprévues sont légions, voire la norme. Pour le dire autrement, l'écart-prescrit réel recouvre toute l'activité : il n'y a que de l'intelligence.

À la question, « qu'est-ce qui fait de vous un bon maçon à votre avis ? », Arnaud nous a répondu « on m'appelle macgyver, j'ai toujours une solution à tout, je suis un bon bricoleur ». Ce qui est interpellant dans cet énoncé, c'est l'aspect *bricoleur* qu'Arnaud semble souligner, c'est-à-dire que plus qu'une virtuosité technique des gestes habituels de maçonneries, il semblerait que la singularité d'un maçon se situe dans cette habileté. En ce sens, ce qui fait le sel du maçon est à l'image de ce qui a été vu pour ce qui est de l'infinité des applications que peuvent être conférés aux outils, primaires et rustres. Leurs fonctions primaires autorise une application infinie. Ce qui semble alors se produire, c'est une autre ontogenèse de la technique. Classiquement, la fonction informe l'objet, lequel prend son existence à travers une forme et une matière : on parle d'adaptation. La fonction crée l'organe. Ainsi, l'étais en figure 2.13 existe sous cette forme par la nécessité de répondre à la fonction *supporter une charge vertical en compression*. On se retrouve donc avec deux tubes en alliages métallique l'un dans l'autre, de tels manières à ce que l'objet soit télescopique et résistant. Il y a eu information de l'objet. À partir de là, le savoir-faire du maçon se situe exactement dans l'aptitude à réaliser le processus inverse.

Le maçon voit dans tous les objets un potentiel qui dépasse de loin ce que sa forme et sa matière peuvent lui conférer. Au-delà de l'étais, il verra des tubes pouvant servir de planche à rouler pour déplacer une lourde et grande plaque de béton trop imposante pour les bras de deux artisans (voir figure 2.13) ; au-delà du tuyau de pvc, il verra un demi cylindre pouvant servir à coffrer l'arrondi d'une nervure (voir figure 2.14) ; au-delà d'une chute de parpaing (voir figure 2.15), il verra des cales pour régler la hauteur du ferrailage, et la liste est infinie. Pourtant ici, les objets mobilisés ont bien une forme et une matière qui font de leur interdépendance l'existence de l'objet. On ne parle

que d'étais parce qu'il s'agit d'alliages de métaux façonnés de telle manière qu'on parle d'étais. De même pour un tuyau de PVC, il n'y a pas d'un côté le PVC, et de l'autre la forme cylindrique. Le maçon semble alors procéder en une désinformation de l'objet, suite à l'identification d'une fonction, par exemple *déplacer une charge lourde*. Se produit alors l'*énaction* d'une forme nouvelle, que cela nécessite de multiples opérations de transformations ou un agencement particulier. Le processus est alors une *exaptation*, à la différence que le déterminisme technique est faible : c'est le maçon qui révèle le potentiel de l'objet, et non l'objet qui crée une nouvelle fonction. En somme, l'existence et la consistance des objets techniques est réduite à l'infinité des potentialités que leurs matières et leurs formes peuvent conférer à un nouvel objet, dans un devenir technique précis. Le maçon est alors *exapteur* de la technique, et donne une nouvelle fonction aux potentiels d'un objet désinformé. De surcroît, il va sans dire que cette aptitude est permise par la manipulation de la matière. C'est en faisant corps avec les objets qu'une telle compétence est rendue possible. En effet, à mesure que la maçon manipule les étais, qu'ils les prends en main, qu'il tape dessus avec le marteau et qu'il les utilise, une connaissance fine et subtile se développe. La réaction du marteau sur la matière et le son produit donne des informations sur ses caractéristiques : un marteau qui rebondit fait montre d'un matériau rigide par exemple.

Figure 2.12. Une autre ontogenèse de la technique

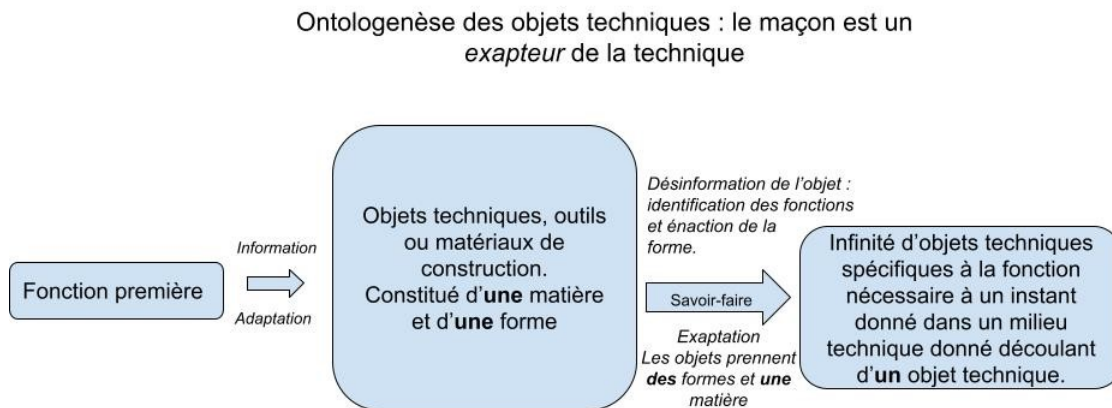


Figure 2.13. Étais coupé en petit cylindre servant de roulettes pour déplacer une lourde charge

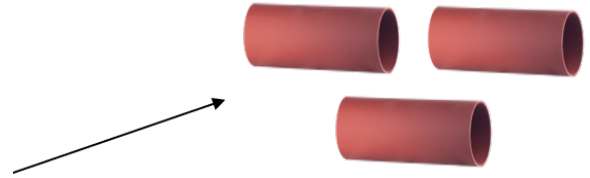


Figure 2.14. Tuyau PVC coupé en deux pour arrondir une nervure



Figure 2.15. Chute de parpaing servant de cale pour le ferrailage



On comprend alors à quel point les discours cessionnaire du cerveau et de la main fond preuve d'un total déni du réel, l'activité du maçon étant éminemment intellectuelle, recelant de capacités de projections en devenir des formes et des objets.

A.3 Des configurations singulières

Ce qui est interpellant dans l'évolution des objets techniques, c'est qu'on ne pouvait pas en observer une *concrétisation* au sens Simondonien du terme. Les mêmes outils, *abstraits* sont utilisés depuis plusieurs siècles, là où la majeure partie des métiers ont connus une évolution majeure dans leurs pratiques.

Les configurations sont toutes singulières et inédite sur un chantier, il n'y a pas deux fois le même escalier, pas deux fois la même dalle ni deux fois la même parcelle de terrain. Toute tentative de discrétiser et rationaliser les étapes de coffrage d'un escalier serait très rapidement à bout de souffle, rattrapé par l'infinité des chantiers. Pour donner un récit aux agencements inédits que l'on peut voir sur un chantier, il convient de décrire, dans la continuité de l'ontogenèse observée, un processus sachant rendre de l'intelligence du maçon dans ces activités. À travers la figure 2.17, on peut voir un dispositif imaginé et confectionné spécifiquement pour cette future piscine par le maçon, y voyant un danger de chute de la structure. Ce dernier, projetant son savoir-faire en considérant les contraintes et failles de la structure, imagine alors un dispositif permettant de la maintenir. Jusqu'ici le geste paraît limpide, mais la disposition des outils recèle en réalité de détails techniques très subtils. L'artisan assemble des matériaux et outils d'apparence simple et dont l'utilisation paraît évidente, mais ceci en un réseau complexe interdépendant. La planche que l'on

peut observer sur la figure 2.17 est placée au milieu de la piscine, car les étais sont trop courts et ne peuvent pas s'insérer dans l'empâtement de la piscine. « des étais de 5m de long ça n'existe pas de toute manière, on n'a pas le choix de faire comme ça », nous dit Jean. Les étais viennent s'appuyer sur le bastain placé au centre de la piscine, allant ensuite reposer sur une planche ou un panneau de coffrage placé sur le mur. Ce qui est remarquable ici, c'est qu'il y a autant de dispositions qu'il y a de constructions, il est alors impossible de développer un système qui d'un seul et même geste couvrirait l'ensemble des configurations possibles. Ainsi, si l'on regarde l'activité du maçon, il se trouve qu'à partir de quelques planches, étais, clous et à l'aide de ses outils, ce dernier élabore une configuration, très rapidement au demeurant, qui confère à l'ensemble des éléments une fonction tout particulière : celle du maintien de la structure. Cette fonction est unique alors que chaque composant en avait une chacun. On pourra cependant objecter que des outils aussi rudimentaire n'ont pas de fonctions préétablis, et qu'il n'est pas un geste singulier que les assembler à la manière que le maçon le fait sur cette figure : cependant l'étais à pour fonction première de soutenir une structure dans une position verticale, là où le bastain sert habituellement à supporter les charpentes.

Tout se déroule comme si le maçon avait l'aptitude de *concrétiser* les outils : ces derniers sont initialement très indépendants entre eux et permettent un fonctionnement à l'écart du bon fonctionnement des autres, l'étais n'a pas besoin du marteau pour fonctionner. Pour autant, c'est le maçon qui va produire un assemblage tout à fait innovant et nouveau, qui débloque la situation en concrétisant les outils entre eux. La configuration en question est tellement concrétisée que l'artisan lui-même ne sera parfois plus en mesure de la reproduire. En somme le maçon modélise à l'aide de différents outils et matériaux un *macro-outil* résultant des interactions complexes des différents composants. À l'image de la figure 2.16, la désinformation des objets techniques permet de surcroît un agencement particulier et singulier, conférant au maçon et ses outils *abstrait* la possibilité de proposer pour chaque situation un *macro-outil* sur-mesure.

Ce qu'il convient de souligner également, c'est que la déduction des caractéristiques par les sens, qui plus est se déroule à une vitesse presque instantanée, résulte du processus inverse de calcul de résistance des structures par des ingénieurs. Les ingénieurs connaissent les caractéristiques des matériaux puis ensuite dimensionnent. Les maçons eux, à coup de marteau et en sautant sur les planches⁷ sont capables de déduire les caractéristiques des matériaux et par extension des combinaisons de ces derniers. Le calcul de structure est en réalité déduit de la forme, des configurations, des rapports relatifs de taille, des expériences avec les matériaux. En quelque sorte c'est le cerveau couplé à la main qui calculent.

7. Jean nous racontait qu'au dépôt, lorsqu'il fallait choisir les planches de coffrage, pour savoir si une planche était apte à supporter un coffrage il plaçait la planche de sorte à pouvoir sauter dessus et ainsi en évaluer l'élasticité.

Figure 2.16. Schéma du processus d'agencement des objets techniques

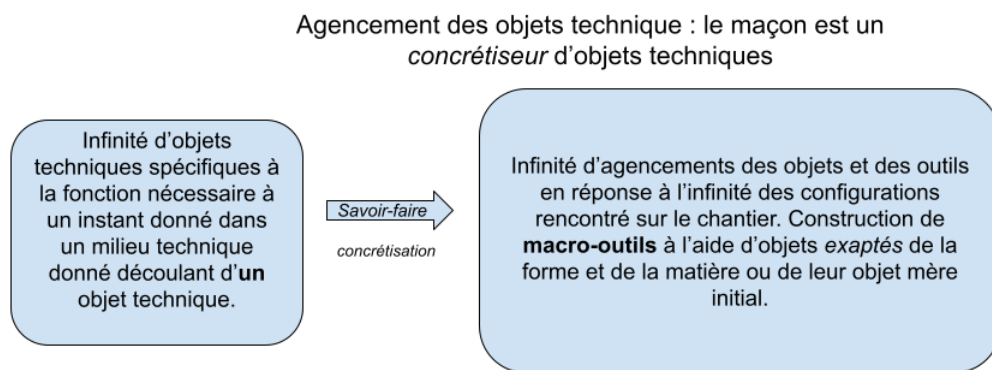


Figure 2.17. Étayage vertical d'une piscine

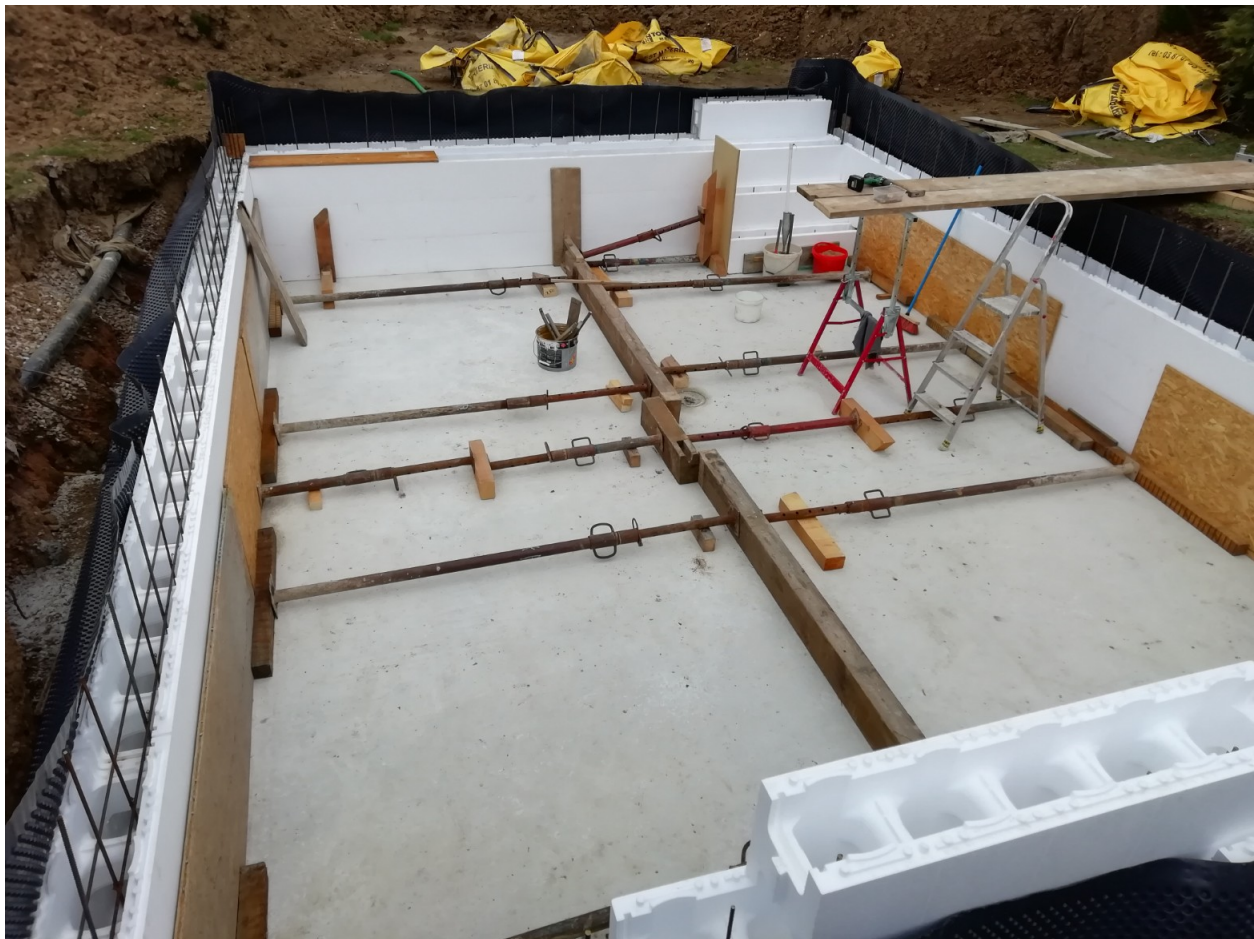


Figure 2.18. Coffrage d'un escalier



B. Un atelier collectif : creuset de la coopération

B.1 L'espace chantier : milieu technique d'émancipation, d'individuation

L'espace est important pour le maçon. Il est une dimension-repère qui affecte tout son travail : sa façon se concevoir des outils concrétisés, la vision du plan du bâtiment, etc. Il conditionne également l'activité déontique permis par un espace de délibération. Ainsi, il devient nécessaire de regarder ce qu'implique le chantier en tant qu'espace, en tant que milieu technique.

Le chantier constitue pour les travailleurs un lieu de création et d'imagination sans précédent, surtout quand on a la faculté de créer des installations sur-mesure, comme les maçons. Mais pour cela, ils doivent d'abord se l'approprier pour y évoluer. Il faut comprendre le chantier comme le milieu éphémère qui permet au maçon de *s'individuer*. Pour cela, la première étape consiste à prendre des repères sur le chantier la veille, afin de voir où se garer, savoir ce qu'il faut prendre au dépôt comme outils pour le lendemain. Quand le supérieur de Cyrille interdit ceci pour des soucis de productivité, quelque part, il interdit l'intelligence du maçon.

L'organisation d'un atelier de menuisier est une pièce d'art. Chaque outil est soigneusement rangé, le moindre espace est utilisé, la subjectivité de l'artisan est présente partout. Comme tout artisan a besoin d'avoir un atelier méticuleusement organisé, le maçon *doit* s'approprier le chantier tout entier afin de pouvoir y déployer tout son potentiel. L'intelligence de l'appropriation développée au cours du temps d'inspection du chantier apporte au maçon par extension l'intelligence du *savoir agencer* ainsi qu'une intelligence de création. Le placement de tous les outils sur le chantier est très rigoureux. Ils sont disposés de manière optimale et intelligente. Le chantier est l'atelier

dans lequel le maçon sait où est rangé quels outils, où se situe l'espace dans lequel il sera préférable de découper les parpaings, etc. L'organisation précède l'œuvre en quelque sorte : elle est son énergie potentielle. Ainsi, dans cet espace, le maçon crée du *commun* afin de partager des aspects autant techniques que subjectifs. Sur la photo en figure 2.19, un abri sur-mesure et un barbecue improvisé sont le fruit de l'entraide et du *savoir agencer* des maçons, dû à l'aspect temporaire du chantier. De surcroît, il fait montre d'une grande nécessité de *s'individualiser* dans l'espace, de subjectiver l'atelier pour le dire autrement.

Figure 2.19. Espace de restauration, installation improvisée. Étant donné que le maçon n'a pas d'atelier propre, il développe des aptitudes à bricoler des espaces de rangements pour se l'approprier, cela fait partie de son métier.



B.2 Panique au chantier ! et logistique

Le chantier est le lieu de travail principal des maçons car il s'agit du lieu de l'œuvre, où le maçon se perfectionne, rencontre, admire et peine. Le chantier peut cependant devenir une source d'angoisse considérable lorsque le strict nécessaire n'est pas au rendez-vous : le lieu peut devenir hostile lors de forte chaleur ou au contraire de grand froid, quand il n'y a pas de cabane de chantier et pas de toilettes disponibles, ce qui est très courant dans les petites entreprises. Cyrille nous a fait part d'un stress à chaque changement de projet, notamment car s'approprier le lieu n'ai rien d'anodin. Les artisans préfèrent se rendre sur les nouveaux chantiers la veille, mais comme c'est le cas de Cyrille, le chef d'entreprise ne le permet pas estimant que c'est une perte de temps. En ne permettant pas ce temps d'appropriation, c'est l'intelligence du maçon qui est interdite. Il nous a alors dit en se justifiant qu'il fallait parfois plusieurs jours avant d'installer un tonneau au bon endroit. Le maçon *doit* de ce fait s'approprier le chantier au risque de ne pouvoir le modeler : les plans, les sols, et l'emplacement des outils et matériaux doivent être maîtrisés rapidement pour être efficace.

Le chantier est donc à la fois la contrainte principale des maçons, qui provoque des accidents, de l'angoisse de l'inconnu, mais également leur terrain de jeu, ou le terrain de l'expression d'une œuvre, où l'expression autant sociale que technique y est intense et en interaction avec les autres artisans. Quels sont les points essentiels à souligner quant à la coordination ? Comment les différents corps de métier se relaient-ils cet atelier collectif éphémère qu'est le chantier ?

B.3 milieu technique et espace déontique

Figure 2.20. Bétonnière des années 1970 à gauche, bétonnière utilisées de nos jours en maçonnerie à droite



De nombreux artisans confient sans encombre que « l'ambiance était mieux avant, on se connaissait et on s'entraidait ; maintenant on se tire la bourre »⁸. Faisant référence à la cohésion au sein d'une entreprise, il semblerait qu'un manque de loyauté s'y soit installé. Dans une entreprise de maçonnerie, même si les équipes ne sont que rarement constituées de plus de 3 salariés, des espaces comme le dépôt sont partagés et sur certains chantiers les équipes sont amenées à s'alterner.

6 maçons, une bétonnière et... un métier ? Jusque dans les années 1980-1990, la plupart des entreprises de maçonnerie avaient leur propre attirail de bétonnières de grande taille (l'équivalent d'un mélange avec 50kg de ciment, contre 12,5 - 25kg aujourd'hui). Pour couler une dalle, le béton était produit sur le chantier à l'aide de ces bétonnières.

« Pour faire une dalle il faut en moyenne douze mètres cubes de béton, c'est-à-dire une quarantaine de bétonnière. Quand on le faisait à la main, il y avait deux personnes qui pelletaient, deux qui transportaient le béton avec des brouettes jusque sur la dalle et au moins 2 personnes qui tiraient le béton »

8. Extrait d'un entretien avec Alex.

Lors du coulage de la dalle, chacun connaît son poste et ce qu'il doit faire. Nécessitant parfois jusqu'à plus d'une dizaine de personnes, ces événements étaient créateurs de grande cohésion entre les équipes, alors réunis pour l'occasion. Il s'agissait d'événements effervescents et imbibés d'adrénaline collective qui développaient nécessairement de grande compétence de délibération et de planification collective. L'ordre avec lequel les personnes chargées de préparer la bétonnière travaillent est bien réglé, il en va de même pour ceux qui amènent le béton. Le non-initié pouvant très vite se retrouver perdu et se faire rouspéter en raison d'un écart à ces règles. À la fin de l'ouvrage, les maçons pouvaient rentrer chez eux, cela dépendait de l'entreprise, mais il était de coutume de laisser libre de tâches les maçons lorsque la dalle était coulée. À ce moment, éthérés de satisfaction post-effort physique et intellectuel, les maçons échangeaient avec une liberté totale et une franchise décomplexée leurs ressentis, ce qu'ils ont aimés, ce qui les a fait rire, ce qui a fonctionné ou ce qui au contraire n'a pas bien fonctionné. L'évènement socio-technique était en réalité une gestation abondante de relations implicites accouchant d'une *fenêtre déontique* foisonnante.

Partant d'une nécessité technique, la bétonnière et l'activité de coulage d'une dalle informait directement l'organisation et l'activité déontique d'une entreprise de maçonnerie. Il s'agissait à la fois d'un moment de création et d'ajustement de règles de métiers, et également un jugement de beauté par des pairs. La force vital qui fait exister ces règles de métier se trouve dans ces éléments de contemplation collective sous-tendue d'un sentiment éthéré de satisfaction générale. On s'accoude à la bétonneuse et on plaisante sur ce qui n'a pas fonctionné, on taquine les collègues et on les félicite. On travaille, on évalue, et on crée, et tout cela collectivement.

2 maçons, un camion-toupie et... Maintenant, pour couler une dalle de 12m³, un camion toupie est appelé et vient pomper le béton à un débit tel que deux heures suffisent à clôturer l'évènement. Il n'est pas ailleurs pas sans intérêt de souligner le stress que peut ressentir un maçon lors d'une coulage d'une dalle. C'est une étape clé de l'édification d'une œuvre, qui est préparée pendant plusieurs jours, et servira de socle pour la suite de l'édifice. Or, lorsqu'un camion toupie débite du béton sans intermittence, il faut passer au-dessus de ces détails, croiser les doigts et espérer que le tout tienne, parce que si un hourdi casse, il faudra se dépêcher de le remettre en place, sans quoi des mètres cubes de bétons traverseront la dalle.

La rapidité des événements ne laisse pas le temps aux artisans de contempler leur travail après réalisation de l'activité, ils se retrouvent alors à se dépêcher de ranger le matériel pour migrer vers un nouveau chantier, laissant derrière eux de nombreux potentiels d'activités déontiques et d'élaboration, ajustement de règles de métiers, mais également d'évaluation. On l'a dit, il est difficile d'évaluer le travail d'un maçon, le patron souligne rarement un travail bien fait, il ne se manifeste que lorsque le travail est mal fait.

Ce qui est à l'oeuvre en réalité, c'est qu'on a remplacé un objectif de beauté à un objectif de rentabilité. En effet, la cadence rapide de coulée est une nécessité technique, il fallait donc se dépêcher, même au tempes des dalles à la bétonnière. Cependant, il fallait s'activer pour la qualité de l'oeuvre, maintenant, il faut s'activer pour limiter le coût de revient de la livraison de béton, tout en s'assurant que la dalle ne se perce pas. « on doit en permanence veiller à ce que la pression accrue par le tuyau de béton ne casse pas la dalle, c'est très stressant ». En somme, la recherche du beau est dorénavant une situation d'insécurité stressante.

B.4 Coordination informelle, entente implicite

Entre artisans et sur les chantiers, on échange beaucoup. C'est une habileté qui ne va pas de soi : il faut selon Cyrille faire preuve de discernement et de tact social, « je connais mes gars, je sais comment leur parler et ils savent que sur le chantier y'a pas de chef, on a tous le droit de participer et d'essayer quelque chose, c'est comme ça que ça marche. » ; « mes collègues c'est mes potes » conclue-t-il en montrant bien que cela a un intérêt pratique. Ainsi, des démarches participatives très dynamiques sont à l'œuvre sur les chantiers, car « dans le bâtiment, chaque idée est bonne, surtout pour les coffrages ». Il faut sans cesse faire preuve d'originalité, la réalisation de coffrage est parfois très complexe, une idée spontanée et totalement innovante peut parfois débloquer une situation. Il faut cependant pour cela prendre soin des règles du chantier qui constituent la chose la plus noble.

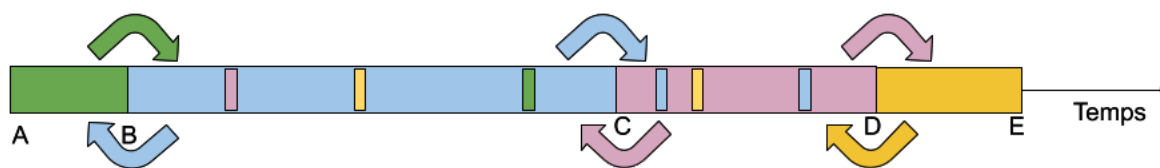
C'est cette coordination naturellement informelle qui opère au sein de tout le collectif sur le chantier. Il s'agit en réalité d'un héritage : l'expérience et donc la connaissance des besoins des autres artisans fait que le maçon, sans besoin de trop le communiquer, a la capacité de prévoir ce qu'il va se passer, où cela va se passer, comment et par qui. Cette coordination implicite devient très saillante quand il s'agit de coopérer avec d'autres corps de métier. Cyrille nous disait :

« Parfois j'utilise les outils de l'électricien, j'ai l'habitude de travailler avec lui, je gagne beaucoup de temps. »

Que ce soit avec l'électricien, le charpentier, le plombier ou le plâtrier, la coopération entre les abondants différents corps de métier y est en effet informelle et paraît très efficace : les livreurs ne vont pas toujours déposer les livraisons aux portes du chantier mais vont plus souvent les accompagner avec les maçons. Les maçons vont assister les grutiers pour leur laisser le champ libre. Cette entraide paraît, au-delà du planning officiel, être déterminant dans la tenue d'un chantier. Ce n'est pas seulement l'agenda respecté qui fait une bonne coopération des différentes équipes, mais aussi et surtout les ficelles que les différents professionnels se partagent. Nous voyons en figure 2.21, les lettres délimitent l'agenda comme il est formellement écrit dans les cahiers des charges. Le projet commence d'abord par le terrassement, puis par la maçonnerie, puis par le second œuvre, etc. Cependant, et cela est tout à fait naturel, il y a continuellement des recouvrements d'activité entre ces différentes étapes du chantier. Des arrangements s'effectuent entre les professionnels qui connaissent mutuellement le métier de l'autre. Ils s'échangent alors des machines et outils, et savent à l'avance ce que leur collègue effectuera. Il y a donc une forme de respect mutuel à adopter pour pouvoir opérer ces ré-utilisations de l'objet produit par le précédent artisan. Le maçon, lui, va par exemple devoir préparer le travail du charpentier, celui du poseur de fenêtre, le passage de fils électriques, figoler le travail de terrassement, et bien plus encore. Il va effectuer des va-et-vient dans la chronologie du projet de construction : il arrive que le maçon doit retourner ajuster un mur ou une finition qui entrave le travail d'un autre corps de métier. La tendance semble donner au maçon une importance particulière. En fait, son travail construit et définit l'atelier de tous les corps de métier suivants puisque son travail est la structure même où viendront se greffer tous les autres corps de métiers.

Une nécessité Le projet de construction est un relais jamais terminé. Les artisans *doivent* faire l'effort de se le passer correctement. En fait, cette coordination implicite, cette entre-aide permanente, n'est pas seulement une forme de partage bienveillant. Sans cette habileté à préparer, arranger le terrain des autres métiers, c'est toute la cohésion du collectif qui pourrait s'écrouler. En effet, le manque de coordination et donc de coopération entre les corps de métier aboutit à

Figure 2.21. Recouvrement des activités au long du processus de construction.



Agenda formel :

- A - B Agencement de terrain, démolition, préparation du gros oeuvre. Terrassier.
- B - C Activités du maçon.
- C - D Charpentier, couvreur.
- D - E Plombier, électricien, poseur de fenêtre, plâtrier, carreleur, peintre.

Agenda informel et coopération :

- Recouvrement des activités** : échange de savoirs-faire, partage de l'espace, des activités et des outils, ententes implicites et arrangements.
- Va-et-vient des différents corps de métier, nécessité de préparer, ajuster.

Figure 2.22. Le tuyau gris enfoncé dans la dalle de béton et relevé est la préparation du travail de plombier par le maçon, sa part d'aide. Il doit ainsi avoir une connaissance fine de ce que le plombier va faire.



des situations parfois surprenantes. Par exemple, lorsqu'un mur est mal fait, les plâtriers peuvent refuser de travailler.

« Il y a toujours plusieurs façons de travailler, si on discute pas avant de comment on va faire, les poseurs de fenêtres peuvent ensuite être entravés dans leur travail, j'ai connu quelques chantiers où il fallait revenir à la fin du chantier pour casser et refaire ce qui n'allait pas. »

Selon Cyrille, il suffisait d'en discuter au préalable ; en plus de ralentir le chantier, le manque de communication est très pénible et procure le sentiment d'un travail mal fait. La mauvaise coordination qui influe donc sur le manque de coopération n'est pas seulement une question économique, mais relève aussi de la santé mentale des travailleurs. Au final, il y a un effort d'arrangement de toute manière nécessaire par praticité : c'est un système moral *communiste* au sens fort – pas au sens politique – qui s'applique au mode opératoire sur le chantier⁹, c'est-à-dire une mise en commun directe des forces et ressources pour une efficacité d'action accrue. Ce n'est pas un système d'échange, au sens où personne n'attend rien en retour, ni un système hiérarchie, au sens où personne ne commande quoi que ce soit. La règle est de faire « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». Cette coopération est une recherche d'efficacité intelligente sans laquelle le fonctionnement du chantier ne pourrait tenir que très difficilement.

Un retour dans le temps Même quand l'œuvre est terminée, la coopération doit s'effectuer. C'est le cas dans la rénovation. Le maçon a la capacité d'analyser le support que ses ancêtres ont créé de leur mains du siècle dernier, souvent bien conservé. Donc, dans la rénovation, un maçon peut dans les murs manipuler, rencontrer les techniques conçues par des hommes d'il y a un siècle ou plus. En ce sens, le maçon communique avec ses prédécesseurs, essaie de se dépatouiller avec les nouvelles normes, et applique le même schéma d'entraide, avec un décalage dans le temps, qu'avec ses congénères du présent : il essaie de comprendre les messages à la manière d'un archéologue qui découvre des reliques du passé, et de trouver des solutions les plus arrangeantes pour ne pas devoir refaire tout depuis les fondations. Une grande capacité d'adaptation s'acquiert en retrouvant des techniques anciennes, car le rénovateur doit souvent continuer le travail passé en s'y greffant, en y ajoutant sa patte par dessus.

L'atelier collectif qu'est le chantier a donc bien des contraintes qui se mutent pourtant en vertus : il laisse de la place à l'individuation du maçon qui peut alors s'émanciper. Son abstraction, son intériorisation est donc essentielle, ainsi que celle de ses outils, et des autres métiers qui foisonnent sur le chantier. En ce que les maçons se rencontrent, déjeunent ensemble – ces moments où ils parlent de travail de manière très informelle et où ils s'accordent à tricher sur les normes établies afin de réaliser leur activité plus efficacement –, le chantier paraît alors comme un lieu de travail socialement agréable. Il est un lieu où la loyauté est primordiale et où s'institue des pratiques de recouvrement des savoir-faire. Là où il n'y a pas d'espace déontique identifiable, ces derniers se matérialisent par des arrangements mutuels et des moments d'échanges à bâtons rompus.

9. GRAEBER, David, *Dettes : 5000 ans d'histoire*, Arles, Actes Sud, 2016 (trad. Françoise & Paul CHEMLA), p.118.

Troisième Partie

Des savoirs qui s'affrontent et un réel ignoré

Nous identifions principalement deux grands domaines où la maçonnerie échoue dans sa capacité à fournir au travailleur les meilleures conditions possibles. Nous avons réalisé un schéma des fonctions du travailleur du maçon afin de mieux percevoir ces domaines.

Le premier est intrinsèque au métier, il s'agit des conditions de travail pénibles et dangereuses pour la santé, que l'on retrouve dans les fonctions 1.2 et 1.3.1. Il est évident que ceci vient contrebalancer totalement la part d'artisanat joyeux qui contribue au bien-être de la société et donc du travailleur – cela se retrouve dans de nombreuses autres fonctions. Comme nous l'avons vu, le maçon peut vite attraper des maux de dos, attraper des mains rugueuses voir écaillées, et les accidents sont fréquents. Alex nous a fait part de son vécu sur ce sujet. Peu avant l'interview, il avait reçu deux pierres sur la tête, qui lui ont valu quelques points de suture. On doit également se rappeler que l'espérance de vie d'un maçon est considérable, ce qui peut effrayer les jeunes en quête de vie longues et paisibles.

Le deuxième affaïssement de l'idylle de la maçonnerie, on le doit à la récompense sociale et pécuniaire. Premièrement, on le voit dans la fonction 2.2, le salaire auquel un maçon peut prétendre est bas par rapport aux contraintes du métier déjà énoncées ainsi qu'à son utilité générale. Le salaire, c'est en quelque sorte la valeur de l'activité évaluée par la société et par le marché du travail. C'est ce pourquoi cela peut être dégradant pour un métier si complexe : la maçonnerie est vue comme de « valeur » basse. De même, cette reconnaissance se transpose au niveau sociétal. Les maçons sont généralement perçus comme des personnes travaillant dans un environnement hostile, pénible, sont qualifiés de vulgaires, rustres, bougons, peu instruits, ou encore machos.

Ainsi, le maçon a des problématiques posées par le métier lui-même – les conditions périlleuses – dont on les concilie difficilement avec les normes de sécurité, on le verra juste après. Mais il a aussi et surtout des problématiques extrinsèques au métier : l'ostracisation sociétale que lui ont valu ses compétences parfois ancestrales en se confrontant au modernisme constant due aux forces du marché, celui qui dicte la course aux technologies.

Relation au travail d'un maçon

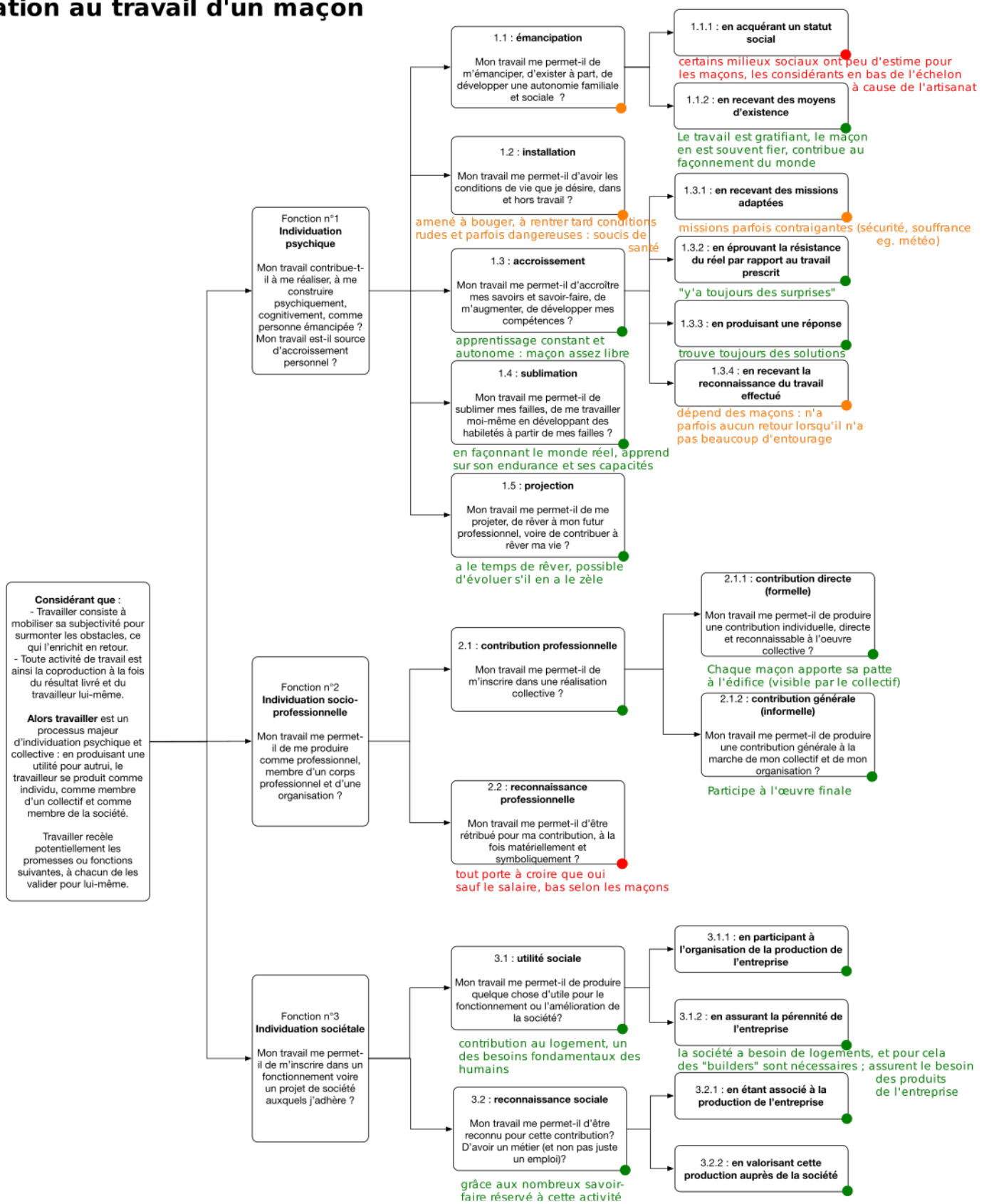


Figure 3.23. Fonctions du travailler du maçon

A. Les technocritiques ou l'amour impossible

Au cours de nos entretiens, nous avons eu l'occasion d'encaisser des rôles sur certaines technologies auxquelles nos interviewés avaient affaire. Si, on l'a vu, les outils sont rustres, les techniques sont elles complexes ; elles relèvent d'un héritage, d'un partage sociale de ficelles de métier... c'est ainsi nécessaire que les outils soient rustiques, ils sont des prothèses qui accompagnent le savoir faire d'*exapteur* de la technique.

Le cas Climamur® Cyrille nous a présenté le cas d'une brique développée par le conglomerat autrichien Wienerberger, groupe vieux de 200 ans, présent dans 30 pays, premier fabricant de briques au monde. Cette brique s'appelle Climamur®, elle est donc développée spécialement pour le marché français, est présentée comme révolutionnaire puisque, construite en terre cuite, elle présente une isolation intérieur intégrée, et a subi des tests de phonographie afin d'obtenir une acoustique optimale¹⁰. Si les objectifs semblent légitime, de nombreux défauts, surtout du côté de la construction des bâtiments, posent souci selon Cyrille. L'étroitesse de ces briques allongent déjà considérablement le temps de construction pour les maçons. La colle fournie avec le produit n'est pas efficace, et accroche de partout ; le maçon n'est pas habitué aux matériaux qu'il ne conçoit pas ou n'a jamais manipulés. Sur ses vidéos institutionnelles, Wienerberger présente un maçon utilisant une pince de préhension spécifiquement développée pour transporter cette brique : le maçon ne travaille jamais avec ce type de précaution et préfère utiliser ses mains pour ce genre d'opération. Aussi, une machine scieuse spécifique se livre avec le produit afin de pallier à l'impossible découpe de la brique Climamur®, qui se casserait de partout lorsque l'on souhaite la trancher de côté pour combler un trou ou faire une fin de rangée. En plus de faire un tas de poussière qui peut devenir vite très gênant pour le travailleur, nous avons bien vu que le maçon ne peut travailler avec des outils aussi spécifiques. L'essence même du métier est d'exapter des outils aux fonctions très primaires afin de s'adapter aux contraintes innombrables du chantier, de les concrétiser pour les adapter à pleins de fonctions différentes. Que peut faire le maçon avec une scie qui ne sert qu'à la découpe d'une brique spécifique ? Nous pouvons parler d'un *lock-in* technologique, donc une absence d'inter-opérabilité, qui ne peut être traitée par les artisans.

Figure 3.24. À gauche, la découpe poussiéreuse de la Climamur® avec sa scie. À droite, la découpe d'une aggro à l'oreille avec un simple marteau.



10. <https://www.climamur.fr/>

Un réel oublié Le principe même de ce type de technologie est de répondre à un marché, souvent en créant le besoin, afin de rendre l'entreprise profitable pécuniairement. Ces technologies essaient ensuite de se vendre aux bureaux d'étude, bureau de conseils, d'ingénieurs, qui, étant maîtres d'œuvre des projets, peuvent choisir le produit pour un projet de construction estimant qu'il est rentable et adapté, et imposer le produit sur le chantier. Les méthodes de construction méticuleuses, qui ne sont pas visibles en bout de chaîne par le client ou même par les maîtres d'œuvre, sont alors oubliées. Nous pouvons le voir à la représentation que Wienerberger fait du maçon dans les vidéos de son site web¹¹ qui semblent aux yeux de Cyrille irréaliste et qui ne respecte pas du tout la pratique de la maçonnerie. Il est montré comme un ouvrier réduit à la fonction d'exécutant, devant se plier aux recommandations de l'entreprise qui aurait tout planifié à sa place, qui aurait remplacé son intelligence. Il y a là une volonté de diluer le savoir-faire qui, on l'a vu, est tacite, intégré dans le corps du maçon. En d'autres termes, les concepteurs n'ont pas compris ou plutôt refusé de comprendre la rusticité qui façonne le maçon.

« J'ai l'impression qu'on ne nous écoute pas, tout le monde s'en fou de nous. »

Ce dernier n'est pas un simple ouvrier, comme nous l'avons vu, son métier doit utiliser de l'intelligence dans tous les domaines. Ce type de produit technologisé ne peut alors tout simplement pas concorder avec la pratique de la maçonnerie. C'est ainsi que nous voyons que la séparation tête (« les maçons de bureaux ») / main (« les maçons de terrain ») est une catastrophe pour la projection du métier de maçon dans l'avenir.

Maçonnerie et techno-solutionnisme Le maçon est certes très technocritique, mais comme nous venons de le voir, il y a une raison à ça : la brique Climamur®, et de manière générale les technologies, semblent incompatibles avec la maçonnerie. Cela voudrait-il dire qu'il faudrait rejeter les solutions de rénovation thermique proposée, et toutes les innovations importantes pour l'humanité? Absolument pas. Le maçon sait reconnaître ce qui va marcher. Son intelligence le lui permet. Il sait reconnaître ce qui l'aide et ne met pas à mal son savoir-faire. Il ne s'agit pas d'une hostilité au changement, d'un comportement timoré, mais d'une réelle incompatibilité entre le développement rapide d'outils techniques et de matériaux et le savoir-faire du maçon, qui résulte du même processus d'exclusion du débat des maçons. Et puis, il y a d'autres solutions. Par exemple, pour le cas de la rénovation thermique et la décarbonation du bâtiment, il y a d'autres moyens que d'utiliser la technologie industrielle. Il y en a même qui existent depuis des millénaires¹² : la terre crue, le bois, la paille, etc. Si l'industrie semble proposer des solutions, elle semble loin de toutes les avoir testées. Il faut également garder à l'esprit que la plupart des industries en entreprise n'ont pas réellement pour objectif les solutions sociétales mais bien leur propre insertion en bourse.

Notre analyse porte à dire que la vénération des technologies et son export dans le bâtiment, que le maçon n'utilisait, faute d'utilité, presque jamais, a joué un rôle important ce repli au sein imaginaire que celui véhiculé par l'idéologie techno-scientifique dominante. Le maçon est en effet un métier peu technologisé du fait de sa dimension artisanale, nécessitant constamment des constructions bricoleuses temporaires, avec des outils exaptés, concrétisés à partir de leurs fonctions primaires, donc réalisées à partir de peu, économes en ressources et ne demandant pas d'études prolongées en ingénierie mais plutôt de l'expérience sur le terrain. Ces outils aux fonctions primaires

11. <https://www.climamur.fr/Climamur-realizations/Climamur-video.html>

12. Voir notamment Michel PHILLIPOT, *La décarbonation du secteur du bâtiment*, conférence enregistrée lors de la 3^e édition du Forum de l'Ingénierie Durable, 20 avril 2021, accessible sur <https://assos.utc.fr/forumdelingenieriedurable/>

participent à l'essence du métier de maçon et lui permettent d'affronter la réalité non industrialisable que constituent la forme du terrain, les cotes de la structure, la qualité de la dalle, et toutes les caractéristique qui nécessitent des réajustements permanents.

B. Le travail illégal

Une autre cause entendue dans les entretiens qui nous a semblé ostraciser le maçon dans son imaginaire est la sécurité. Le constat ? Aucun maçon ne respecte les normes de sécurités, que ce soit Alex, Cyrille, d'autres maçon rencontrés et leur entourage. Ceci paraît paradoxal au vu des nombreux accidents que le secteur compte chaque année.

Des normes de sécurité hors-sol La première chose remarquée est leur impossibilité pratique de mise en œuvre. Les maçons « bâclent » la mise en place des dispositifs de sécurité non pas à cause d'une disposition mentale viriliste, mais bien au vu de l'inefficacité de celle-ci. La durée d'installation est impensable dans un agenda de quelques semaines à peine d'un projet de construction.

« Cela prend au moins une demie journée pour installer les gardes-corps sur le bâtiment. »

Il devient alors contraignant de devoir installer en plus de cela le filet protecteur en dessous des poutrelles (fig. 3.25) qui s'entremêlerait avec les étais, et qui demanderait l'effort d'une journée complète uniquement pour ces deux installations intermédiaire.

Les petites entreprises, quant à elles, sont souvent laissées sur le côté. Elles n'ont pas les moyens de se procurer ces dispositifs, et n'ont pas de partenariats avec les préventeurs sur la sécurité. Les chefs de petites entreprises interdisent tout simplement de les employer, pour ces raisons temporelles et financière.

De plus, la figure 3.25 nous montrent à quel point il peut être dangereux, très paradoxalement, d'installer un dispositif de sécurité. Le maçon doit là venir monter sur une échelle, prendre les gardes corps d'en bas et venir percer et fixer le dispositif, ce qui bien évidemment le met en péril.

« Il n'y a rien de plus dangereux que d'installer un dispositif de sécurité. »

Cela met bien en relief le fait que ces dispositifs sont mal pensés. Damien Cru, tailleur de pierre reconverti dans l'enseignement en CFA dans la prévention sur la sécurité à l'OPPBTBTP, l'Organisme professionnel de prévention du bâtiment et des travaux publics, évoque les raisons du problème des normes et des dispositifs de préventions de la sécurité. C'est selon lui le mépris du réel, du chantier et des artisans. Tout est décidé d'en haut ; il y a un déni d'une approche contributive de l'élaboration de la sécurité, et par conséquent une mise au ban intellectuelle. Les maçons, quand ils s'exclament de l'absurdité des dispositifs, sont renvoyés dans un *droit chemin*.

« Celui qui vient émettre une critique au nom de son expérience et de ses compétences contrarie le déroulement du projet. Il est considéré de fait comme quelqu'un qui n'a pas compris. On va lui expliquer une deuxième fois. Si, vraiment, il n'a pas compris, alors on le laissera de côté. Il faut avancer quoi ! Or, j'ai vu nombre de projets, à l'OPPBTBTP comme dans d'autres univers, qui se sont cassé la figure faute d'avoir tenu compte de l'expérience de ceux qui devaient y contribuer. »¹³

13. GUYON, Marc, « le risque et la règle. Le cas du bâtiment et des travaux publics. Entretien avec Damien Cru, » in : *Travailler*, n°34, 2015, p.166

Figure 3.25. Ici, Les garde corps sont posés, mais pas le filet en dessous des poutrelles.



Figure 3.26. Les maçons n'ont ici pas installé les garde-corps sur cette plate-forme, sinon, ils ne pourraient se passer des charges et des outils, ni même monter correctement dessus.



Vendre la sécurité Damien Cru montre l'instrumentalisation de la sécurité à des fins mercantiles. Les entreprises qui vérifient les normes de sécurité sont aussi celles qui conçoivent les dispositifs lunaires à installer. Cela se sait sur le chantier, et c'est une raison de plus pourquoi les maçons n'appliquent pas ces dispositifs : ils ne se sentent pas concernés et pensent bien que ces dispositifs ne sont pas pour eux, mais pour d'autres fins. Dans les organismes de prévention, c'est très clair aussi. Il y a des objectifs, sinon, les entreprises et organisations disparaissent :

« "Il faut avoir des biscuits." C'est ce qui se disait à l'OPPBT, on va rencontrer des chefs d'entreprise, il faut savoir vendre la sécurité. »¹⁴

« Il faut savoir vendre la sécurité. » Ne serait-ce pas aberrant de marchandiser les corps déjà abîmés par la dureté de leur travail ? Pour pallier à cela, Cyrille emploie la coordination sur le chantier pour la sécurité de son équipe. Rappelez-vous, « toutes les idées sont bonnes à prendre », alors pourquoi ne pas laisser parler les maçons d'eux-même pour évoquer ce qui leur pose problème au niveau leur travail ? :

« Mettre en mots avec les mots des participants eux-mêmes. Ce ne sont pas les mots officiels de la prévention »

. Cela éviterait peut-être d'avoir des dispositifs qui empêchent de travailler, eux-même dangereux.

Ce processus a tendance à produire une exclusion sociale et symbolique, plaçant le maçon en tant qu'exception juridique. Plus que cela, l'impossibilité de mettre en oeuvre les dispositifs nécessaires, couplé à une violence symbolique, conduisent à banaliser la situation d'illégalité et par le même geste la situation à risque. La sécurité, telle qu'elle est pensée, tend alors à exacerber les pratiques de prises de dangers nourrissant un imaginaire viriliste.

Domination symbolique Damien Cru confie donc observer à la fois une imperméabilité de l'univers social du chantier, mais aussi l'étrange constat d'anciens acteurs des chantier (les délégués de l'OPPBT sont recrutés sur le chantier) se prenant au jeu de la *domination symbolique* sur l'univers social du chantier à mesure qu'ils étaient formés par des ingénieurs :

« Un ingénieur venait expliquer à des couvreurs leur métier, comment il fallait poser la sécurité, sans jamais utiliser les connaissances et l'expérience des collègues anciens couvreurs ! Je trouvais que c'était un paradoxe assez extraordinaire, voire une situation choquante. Dans le même temps, l'absence de critique de la part des collègues était très curieuse. Ils trouvaient intéressant que l'ingénieur leur explique leur boulot. »¹⁵

Ceci relève du même processus de refus du réel, de domination symbolique par le mépris du langage, le refus de discuter avec les artisans. Il s'agit ici, comme Bourdieu le décrivait, de maintenir la domination d'un *champs social*, celui des ingénieurs qui mettent au point ces normes, celui des préventeurs qui ne mettent pas les mains dans le plâtre, avec une telle cohésion qui paraît si enviable que même certaines victimes qui ont la possibilité de les rejoindre le feront : ils gardent une telle frustration que le seul moyen d'échapper à cet avilissement est de récupérer leur honneur, un sentiment que tout homme a besoin pour vivre, coûte que coûte. Il est bien plus sûr de le récupérer en se convertissant en le tortionnaire qu'en restant le torturé.

Tout cela explique pourquoi les maçons qui n'ont pas cette chance préfèrent davantage se confiner dans une autre bulle, dans un autre imaginaire qui puisse également satisfaire leur honneur, dans

14. *Ibidem*, p. 166.

15. *Ibidem*, p. 165.

un univers écarté du monde des champs sociaux en compétition pour la domination des autres où ils peuvent être réconciliés avec la maçonnerie qui n'est plus imposée par les cerveaux.

C. Idéologie défensives d'apprentissage

Jean nous racontait qu'il avait vu un nouveau être victime d'un baptême du feu d'une extrême dangerosité. Alors que le stagiaire exerçait son premier jour de travail, le chef d'équipe lui demanda de se placer, un collègue de chantier et lui-même, dans le godet du tracteur de chantier doté d'un bras télescopique avec la bétonnière. Le godet faisant moins d'un mètre de large, la bétonnière ne tenait pas dans le godet sans le soutien de deux personnes. Les deux montèrent alors dans le godet, s'accrochant d'une main au godet pour éviter de tomber, et de l'autre à la bétonnière pour lui permettre de tenir dans le godet. L'objectif était soi-disant de déplacer cette dernière, mais en aucun cas une telle mesure était nécessaire, elle pouvait être déplacé sans l'aide d'un tracteur. Le chef d'équipe se mit alors à faire monter le bras du tracteur pour une hauteur totale de six mètres de haut. Perchés en tenant une bétonnière de plus de cent kilogrammes à un bras, les deux ouvriers ont pu voir leur vie défiler. L'objectif de la manœuvre était sans aucun doute de mesurer le courage du nouvel arrivant, quitte à risquer sa vie.

Ces pratiques sont caractéristiques de ce que Marie Pezé appelle les *stratégies collectives de défense*. Elles consistent en une déformation subjective du réel, qui peut être réalisée collectivement, passant par un déni voire une dénégation du réel, visant à occulter la réalité objective des risques et de la violence subit. Comme il a été rappelé plus haut, le monde de la maçonnerie abonde de ces comportements. Pour autant, il a semblé que ces dernières avaient acquis une certaine radicalisation pour diverses raisons.

Premièrement, il y a une dimension de l'apprentissage qui passe par ces stratégies défensives de métier. Il est nécessaire de s'en accoutumer pour apprendre. On peut entendre Cyrille à ce propos : « À mesure que j'apprenais, je m'endurcissais émotionnellement. Je pouvais pas faire autrement, j'ai tenté de m'y opposer mais c'était impossible, j'en ai honte ». Il y a donc une nécessité de se raconter comme étant émotionnellement rustre et dur, qui participe à l'apprentissage. En réalité, lorsqu'on parle ici de l'aspect rustre et dur, autrement dit d'une carapace émotionnelle, nous parlons des stratégies de défense collective.

Selon les mots de Damien Cru, « On s'aperçoit que l'on arrive à frapper la chasse et à donner des bons coups dessus sans se taper sur les doigts... Si on commence à penser que l'on va se taper dessus, on va se les donner, les coups de massette. Et là, on retrouve des phénomènes d'idéologie défensive. Le phénomène d'idéologie défensive, il se présente aussi dans les petits apprentissages. ».¹⁶ Nous reviendrons sur la distinction que nous faisons entre stratégie de défense collective et idéologie défensive de métier.

Ce qu'il convient de cerner ici, c'est que de l'imaginaire commun on s'acculture pendant l'apprentissage, et tout se passe comme s'il était impossible de devenir maçon sans s'endurcir et s'acculturer des rites, des jeux de chantier et des virilités ostentatoires associant prise de risque volontaire démonstration de courage. Il est donc nécessaire de créer et partager du *commun* pour s'individuer d'une part et, comme on l'a vu, d'apprendre. Il est nécessaire de se projeter dans une communauté qui respecte le réel : il faut bien penser à quelqu'un qui arrive à s'en sortir pour occulter la peur de se taper sur les doigts par exemple.

16. *ibideml.*

« *Les Anciens, savaient travailler eux, et l'ambiance c'était pas la même* » Cette phrase revenait très souvent lors des échanges avec les artisans rencontrés. Ce qui nous a interpellé, c'est qu'au moment même où nous parlions du mépris social exercé par les cadres et la société, le sujet dérivait sur cette déférence envers la figure de l'Ancien. Elle représente les anciens maçons des années 1970-1980 avec lesquelles les artisans qui ont travaillé avec nous ont appris leur métier. Ainsi, l'impossible projection dans un espace public ont institué un transfert affectif et d'imaginaire envers la figure de l'Ancien. Du même geste viennent ses représentations et sa mentalité porteuse de tous les attributs d'une virilité et d'une masculinité exacerbées. En dépit d'un espace respectant le réel du métier et en réponse à la mise au ban public, on a une projection vers une communauté virtuelle qui, elle, est la représentation du respect du réel du métier.

Il y a donc bien une dimension sociale de l'apprentissage, appuyée sur une dimension symbolique structurante :

« C'est le fruit d'un travail considérable qui n'est pas un travail solitaire bien que l'on soit engagé individuellement et subjectivement. Cela reste le fruit d'un apprentissage avec d'autres, pour d'autres... Pour moi, c'est cela la dimension symbolique au travail, cette dimension de la circulation à la fois des images, des apprentissages, des imitations, et puis de la projection... Le sujet s'y construit dans cette dimension symbolique ou s'y perd si elle disparaît. Aujourd'hui, on parle beaucoup de souffrance. La souffrance résulte d'une absence de projection dans le futur. »

¹⁷ Ce qui peut être constaté sur les chantiers, c'est que pas que des stratégies de défenses collectives, les comportements de prise de risque volontaire et de démonstration de courage se sont radicalisés. Ainsi il en vient aux idéologies défensive de métier. En effet,

« Quand s'opère un passage de la stratégie de défense à l'idéologie défensive, on passe de l'ordre de la réalité (à laquelle a été opposé un déni de perception) à l'ordre de l'imaginaire, court-circuitant l'ordre symbolique, dont l'articulation est nécessaire pour la perlaboration des objectifs de l'organisation de l'action dans l'espace public. » ¹⁸

C'est-à-dire qu'en réponse à un imaginaire social dénué de réel se construit un imaginaire de métier en réponse à ce dernier qui nourrit et oriente l'imaginaire des artisans. Ces derniers, privés d'espace public et de capacité de projection, voient ces stratégies collectives de défenses s'insérer dans un imaginaire bénéficiant de son existence propre, au détriment des conditions objectives de risques. On a donc l'émanation d'un imaginaire autonome et en suspens qui se nourrit lui-même et qui radicalise les stratégies de défenses collectives. À partir de là, le moyen est privilégié au détriment de la fin, et ces dernières deviennent des stratégies de défense de la défense. Une autonomie se développe, articulé autour de la figure de l'Ancien et ses représentations, laquelle contribue à l'inertie culturelle mentionnée précédemment. On parle alors d'*idéologie défensive de métier*. Ces dernières sont autonomes et se construisent par une exclusion sociale en réponse à une mauvaise image sociale du métier. Ainsi, tout se passe comme si le refus du réel instituait un transfert vers l'imaginaire représenté par les Anciens, lequel, par l'apprentissage qui nécessite du *commun*, devient indispensable à l'existence du métier et perpétue par le même geste des pratiques et des coutumes, problématique du point de vue santé publique et image du métier.

17. *ibidem*.

18. LHUILIER, Dominique, « travail de sécurité publique, idéologies défensives et imaginaire social » in : *connexions*, n°99, 2013, p.31

Conclusion

À l'heure où la technologie et les sciences représentent l'excellence des sociétés, les savoir-faire artisanaux se retrouvent du même geste sous-considérer, pour ne pas dire dénié. On l'a vu précédemment, que c'est précisément la rusticité de l'univers technique du maçon qui fait son intelligence, laquelle s'exprime à travers une virtuosité technique remarquable.

Comme on peut le voir sur la figure 3.27, les idéologies défensives de métier découlent d'un refus de la virtuosité technique, qui se matérialise de différentes manières.

Sur la gauche de la figure 3.27, on peut voir que le déni du savoir-faire du maçon amène à des situations d'entrave au travail et une applicabilité impossible. Participant à la fois à une exclusion sociale et à une banalisation de l'insécurité, la sécurité a été instrumentalisée et s'est déconnectée du travail des artisans. Elle se développe alors pour se répondre à elle-même, à travers une institutionnalisation des pratiques qui n'a pas pour objectif de prévenir les centaines de milliers d'accidents annuels. Au contraire, les situations dans lesquelles sont confrontés quotidiennement les maçons nourrissent les logiques d'idéologie défensive de métier, en créant un conflit des savoirs et en attribuant aux maçons un statut exception du cadre légal.

Sur la partie droite du schéma, on peut voir que la volonté de *technologiser*, laquelle provient d'une seule et même idéologie dominante de techno-science refusant les savoirs ouvriers, tend encore une fois à mettre au ban le maçon en développant des situations de frustrations du travail bien fait et de domination symbolique.

En somme, l'idéologie techno-scientifique, pour exister, se construit au-dessus des savoirs ouvriers. De la même manière que la rationalité s'est historiquement construite contre la *métis*, Damien cru reprend cette conquête pour en faire un parallèle avec la dynamique actuelle : « Cette rationalité a besoin de se construire contre la *métis*, d'éliminer la *métis*. De même que les ingénieurs, dans la division actuelle du travail, ont besoin de se construire contre le savoir-faire ouvrier, d'éliminer ainsi les ouvriers de la conception des systèmes de travail. »¹⁹

Le point focal de cette dernière étape a été d'étendre l'étiologie des idéologies défensives de métier en leur donnant un récit qui permet de les repérer et de repolitiser leur existence. Si aucune mesure n'est prise pour considérer la destructions des corps et des psychés, d'autres dynamiques politique, économique, intellectuelle et philosophique la nourrissent et y contribuent très largement.

19. GUYON, Marc, *op. cit.*

Figure 3.27. Analyse causale problème de l'inertie culturelle du maçon

